

Arturo Pérez-Reverte est né à Cartagena, Espagne, en 1951. Licencié en sciences politiques et en journalisme, il a travaillé longtemps comme grand reporter et correspondant de guerre pour la télévision espagnole, notamment pendant la crise du Golfe et en Bosnie. Ses romans sont des succès mondiaux, et plusieurs d'entre eux ont été portés à l'écran. Il partage aujourd'hui sa vie entre l'écriture et sa passion pour la mer et la navigation. Il a été élu à la Real Academia Española de las Letras en 2003.



LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

1

Arturo Pérez-Reverte

LE CAPITAINE  
ALATRISTE

R O M A N

*Traduit de l'espagnol  
par Jean-Pierre Quijano*

*Éditions du Seuil*

Extrait de la publication

Les poèmes ont été traduits par Albert Bensoussan

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*El Capitán Alatriste*

ÉDITEUR ORIGINAL

Alfaguara

ISBN original : 84-204-8353-2

© 1996, Arturo Pérez-Reverte

ISBN 978-2-0211-2516-0

(ISBN 2-02-033997-8, 1<sup>re</sup> publication

ISBN 2-02-040344-7, 1<sup>re</sup> publication poche

ISBN 978-2-7578-0655-2, 2<sup>e</sup> publication poche)

© Éditions du Seuil, mai 1998, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AUX GRANDS-PARENTS,  
SEBASTIÁN, AMELIA, PEPE ET CALA :  
*pour la vie, les livres et la mémoire.*



*Voilà l'histoire : un capitaine  
qui commandait notre escouade,  
vilainement blessé, malade,  
vivait là son ultime peine.  
Quel capitaine, messeigneurs,  
que ce capitaine d'une heure !*

E. MARQUINA

En Flandre le soleil s'est couché







## I

# LA TAVERNE DU TURC

Il n'était pas le plus honnête ni le plus pieux des hommes, mais il était vaillant. Diego Alatrisme y Tenorio s'était battu en Flandre. Quand je fis sa connaissance, il vivotait à Madrid où il se louait pour quatre maravédis la journée, souvent en qualité de spadassin à la solde de ceux qui n'avaient pas l'adresse ou le courage nécessaires pour vider leurs querelles. Un mari cocu par-ci, une dispute ou un héritage contesté par-là, dettes de jeu en souffrance, etc. La critique est facile aujourd'hui. Mais, à l'époque, la capitale de l'Espagne était un lieu où la vie ne tenait souvent qu'à un fil, au coin d'une rue, au bout d'une pointe d'acier. Diego Alatrisme s'y débrouillait

fort bien. Très habile quand le moment était venu de tirer l'épée, il maniait encore mieux sa « main gauche », cette dague étroite et longue que certains appellent la biscayenne et dont les bretteurs de profession usaient souvent. Un coup d'épée, un autre de biscayenne, disait-on. L'adversaire attaquait et paraît de son mieux avec son fer, puis le coup de dague venait subitement, au ventre, dans les tripes, un coup vif comme l'éclair qui ne vous laissait même pas le temps de demander la confession. Je vous l'ai dit : les temps étaient difficiles.

Le capitaine Alatrisme vivait donc de son épée. Autant que je sache, son titre de capitaine était plus un surnom qu'un grade. Il lui venait d'une certaine nuit, bien des années auparavant, alors qu'il était soldat du roi et qu'il avait dû traverser une rivière glacée avec vingt-neuf camarades et un vrai capitaine. Imaginez un peu : vive l'Espagne et vive le roi, l'épée entre les dents, en chemise pour se confondre avec la neige et surprendre un détachement hollandais. Les Hollandais, qui prétendaient proclamer leur indépendance en catimini, étaient les ennemis d'alors. Au bout du compte, ils parvinrent à leurs fins, mais nous leur fîmes la vie assez dure. Pour revenir au capitaine, le plan convenu était de tenir la place, sur la berge d'une rivière ou sur une digue, que sais-je, jusqu'à ce que les troupes de Sa Majesté lancent leur attaque à l'aube et rejoignent les soldats

envoyés en avant-garde. Les protestants furent dûment taillés en pièces sans même avoir eu le temps de se repentir de leurs péchés. Ils dormaient comme des marmottes quand les nôtres sortirent de l'eau, bien résolus à se réchauffer, ce qu'ils firent en expédiant les hérétiques en enfer, si c'est bien là que s'en vont les maudits luthériens. Malheureusement, l'attaque espagnole ne vint pas avec l'aube. Jalousies entre mestres de camp et généraux, raconta-t-on plus tard. Toujours est-il que les trente et un hommes restèrent là, abandonnés à leur sort, jurant et pestant, entourés de Hollandais prêts à venger le massacre de leurs camarades. Plus défaits encore que l'Invincible Armada du bon roi Philippe II. La journée fut longue et très dure. Pour vous en donner une idée, sachez que seulement deux Espagnols parvinrent à regagner l'autre rive, quand la nuit tomba enfin. Diego Alatrisme était du nombre. Et comme il avait commandé la troupe pendant toute la journée – le vrai capitaine avait été mis hors de combat à la première escarmouche, le dos transpercé par six pouces d'acier –, le surnom lui resta, sans qu'il eût jamais le grade. Capitaine d'un jour d'une troupe d'hommes condamnés à mort qui, perdus pour perdus, vendirent cher leur peau, l'un après l'autre, acculés à la rivière, jurant et blasphémant comme de beaux diables. A l'espagnole.

Enfin. Mon père fut l'autre Espagnol qui rentra cette nuit-là. Natif de la province de Guipuzcoa, il

s'appelait Lope Balboa et c'était lui aussi un homme valeureux. On dit que Diego Alatrisme et lui furent de très bons amis, presque comme deux frères, ce qui doit être vrai car quelque temps après, quand mon père fut tué d'un coup d'arquebuse sur un rempart de Jülich – ce qui explique pourquoi Diego Velázquez ne put le représenter plus tard sur son tableau de la prise de Breda, alors qu'on y voit Alatrisme derrière le cheval –, le capitaine lui jura de s'occuper de moi quand je deviendrais garçon. Et c'est pour cette raison qu'à la veille de mes treize ans ma mère me fit un balluchon avec une chemise, quelques culottes, un rosaire et un quignon de pain, puis m'envoya vivre avec le capitaine, profitant du passage d'un cousin en route pour Madrid. C'est ainsi que j'entrai au service de l'ami de mon père, en qualité de domestique et de page.

Une confidence : je doute fort que ma sainte mère, si elle l'avait mieux connu, m'eût envoyé si allègrement me mettre à son service. Mais je suppose que le titre de capitaine, même faux, donnait un vernis honorable au personnage. De plus, ma pauvre mère était de santé fragile et elle avait deux filles, en plus de moi. En m'expédiant à Madrid, elle avait une bouche de moins à nourrir et elle me donnait l'occasion d'y chercher fortune. Elle me confia donc à son cousin sans chercher à en savoir davantage et lui remit une longue lettre écrite par le curé de notre vil-

lage dans laquelle elle rappelait à Diego Alatrisme la promesse qu'il avait faite et son amitié pour mon défunt père. Je me souviens que lorsque j'entrai à son service, il était revenu depuis peu des Pays-Bas à cause d'une mauvaise blessure au côté, reçue à Fleurus, encore fraîche et très douloureuse. Et moi, à peine débarqué, timide et craintif comme une souris, couché sur ma paille, je l'entendais la nuit marcher de long en large dans sa chambre, incapable de trouver le sommeil. Il lui arrivait aussi de chantonner à voix basse des couplets entrecoupés de gémissements de douleur, de réciter des vers de Lope de Vega, de jurer ou de se parler à lui-même, résigné et en même temps amusé de sa situation. C'était l'un de ses traits de caractère : voir chacun de ses maux et malheurs comme une espèce de plaisanterie inévitable qu'une vieille connaissance animée d'intentions perverses se serait amusée à lui infliger de temps à autre. Peut-être était-ce la cause de son humour si particulier, caustique, inébranlable et désespéré.

Bien des années ont passé et je m'embrouille un peu dans les dates. Mais l'histoire que je vais vous conter dut se dérouler vers l'an mille six cent vingt, à peu de chose près. Il s'agit de celle des deux hommes masqués et des deux Anglais qui fit tant jaser Madrid et dans laquelle le capitaine faillit laisser la peau, lui le rescapé de Flandre, des Turcs et des corsaires de

Barbarie. Elle lui valut aussi de se faire quelques ennemis qui allaient le demeurer pour le restant de ses jours. Je veux parler du secrétaire de Sa Majesté, Luis d'Alquézar, et de son sinistre sicaire italien, un spadassin aussi dangereux que peu bavard qui s'appelait Gualterio Malatesta, si habitué à tuer dans le dos que, lorsque d'aventure il le faisait de face il tombait dans de profondes dépressions, s'imaginant qu'il perdait ses facultés. Ce fut également l'année que je m'épris comme un jeune veau et pour toujours d'Angélica d'Alquézar, perverse et méchante comme seul peut l'être le Mal incarné dans une petite fille blonde de onze ou douze ans. Mais chaque chose en son temps.

Je m'appelle Iñigo. Et mon nom fut le premier mot que prononça le capitaine Alatrisme le matin qu'il sortit de la vieille prison de Madrid où il avait passé trois semaines aux frais du roi, pour dettes. Quand je dis aux frais du roi, ce n'est qu'une façon de parler car, dans cette prison comme dans les autres, les seuls luxes – desquels faisait partie la nourriture – étaient ceux que chacun pouvait se payer de sa bourse. Par bonheur, même si le capitaine n'avait pratiquement plus un sou vaillant quand on l'avait jeté au cachot, il comptait de nombreux amis

qui lui vinrent en aide pendant son incarcération, rendue plus tolérable grâce aux brouets que Caridad la Lebrijana, tenancière de la Taverne du Turc, lui faisait porter de temps en temps par mes soins, grâce aussi aux réaux qui lui venaient de ses amis Don Francisco de Quevedo, Juan Vicuña et quelques autres. Quant au reste, je veux parler des accidents fréquents dans les prisons, le capitaine savait s'en garder comme personne. Il était notoire à l'époque que les prisonniers délestaient de leurs biens, vêtements et même chaussures leurs compagnons d'infortune. Mais Diego Alatrisme était assez connu à Madrid, et ceux qui ne le connaissaient point apprenaient vite qu'il valait mieux le prendre avec des gants. Selon ce que j'appris par la suite, le premier geste du capitaine en entrant au cachot fut d'aller droit sur le plus dangereux des bravaches qui se trouvaient là, puis, l'ayant salué fort poliment, de lui mettre au gosier un petit couteau de boucher qu'il avait pu conserver par-devers lui, moyennant quelques maravédís pour le geôlier. Le geste eut un effet miraculeux. Après cette déclaration de principes sans équivoque, personne n'osa molester le capitaine qui put dorénavant dormir tranquille, emmitouflé dans sa cape, dans un coin plus ou moins propre de l'établissement, protégé par sa réputation d'homme qui n'avait pas froid aux yeux. Plus tard, la généreuse distribution des brouets de Caridad la Lebrijana et des bouteilles de

vin achetées au gardien grâce aux libéralités de ses amis lui assurèrent dans la geôle de solides loyautés, dont celle du vaurien du premier jour, un Cordouan répondant au nom de Bartolo Chie-le-Feu, lequel, habitué des rixes autant que des galères et des églises où il lui arrivait souvent d'aller chercher refuge, ne lui tint nullement rigueur de son geste. C'était là l'une des vertus de Diego Alatrisme : il savait se faire des amis, même en enfer.

Croyez-le ou non, je ne me souviens pas bien de l'année – nous étions en vingt-deux ou vingt-trois peut-être. Ce dont je suis sûr, c'est que le capitaine sortit de prison un beau matin, sous un ciel bleu et limpide, et qu'il faisait un froid à vous couper le souffle. Depuis ce jour qui, nous l'ignorions encore, allait tellement changer nos vies, beaucoup d'eau a passé sous les ponts du Manzanares. Mais je crois encore voir Diego Alatrisme, maigre et mal rasé, debout devant le portail de bois noir garni de gros clous qui se refermait derrière lui. Je me souviens parfaitement que la clarté aveuglante de la rue lui fit battre des paupières. Je vois encore cette moustache fournie qui dissimulait sa lèvre supérieure, sa mince silhouette enveloppée dans sa cape, son chapeau à large bord dans l'ombre duquel il plissait ses yeux clairs, éblouis, qui me parurent sourire quand ils m'aperçurent assis sur un banc de la place. Il y avait quelque chose de singulier dans le regard du capi-



taine. D'un côté, il était clair et très froid, glauque comme l'eau des flaques par une matinée d'hiver. De l'autre, il pouvait s'ouvrir subitement en un sourire chaleureux et accueillant, comme un coup de soleil fait fondre une plaque de glace, tandis que son visage demeurait sérieux, morne et grave. Il avait aussi un autre sourire, plus inquiétant celui-là, qu'il réservait pour les moments de danger ou de tristesse : sous sa moustache, une grimace qui lui faisait tordre légèrement la commissure gauche, aussi dangereuse que la botte qui manquait rarement de suivre, ou d'une tristesse funèbre quand elle apparaissait au fil des bouteilles de vin que le capitaine vidait seul les jours où rien ne le faisait sortir de son silence. Trois pintes sans reprendre son souffle, et ce geste du revers de la main pour se sécher la moustache, le regard perdu sur le mur d'en face. Des bouteilles qui tuent les fantômes, avait-il coutume de dire, sans jamais parvenir à les tuer tout à fait.

Le sourire qu'il m'adressa ce matin-là en me voyant assis sur mon banc appartenait à la première catégorie : celle qui illuminait ses yeux, démentant la gravité imperturbable de son visage et l'âpreté qu'il s'efforçait souvent de donner à ses paroles, même lorsqu'il ne la ressentait point. Il regarda d'un côté puis de l'autre, sembla satisfait de ne voir apparaître aucun nouveau créancier, s'avança vers moi, ôta sa cape malgré le froid, puis en fit une boule qu'il me jeta.

— Iñigo, tu la feras bouillir. Elle est pleine de punaises.

La cape empestait, et lui aussi. Ses vêtements grouillaient de vermine, comme l'oreille d'un taureau. Moins d'une heure plus tard, il n'y paraissait plus rien grâce aux bains de Mendo le Toscan, un barbier qui avait été soldat à Naples du temps de sa jeunesse. Mendo appréciait beaucoup Diego Alariste et lui faisait crédit. Quand je revins avec du linge de corps et l'unique costume de rechange que le capitaine rangeait dans l'armoire vermoulue qui nous servait de garde-robe, je le trouvai debout dans un baquet rempli d'eau sale, en train de s'essuyer. Le Toscan l'avait rasé de près et ses cheveux châains, courts, humides et peignés en arrière, séparés au milieu par une raie, découvraient un large front bruni au soleil de la cour de la prison, avec une petite cicatrice en travers du sourcil gauche. Alors qu'il achevait de s'essuyer, puis mettait sa culotte et sa chemise, j'observai les autres cicatrices que je connaissais déjà. Une en forme de demi-lune, entre le nombril et la mamelle droite. Une autre, longue, sur une cuisse, en zigzag. Toutes deux faites à l'arme blanche, épée ou dague, à la différence d'une quatrième, dans le dos, dont la forme en étoile indiquait clairement qu'elle avait été laissée là par une balle. La cinquième, la plus récente, n'était pas encore complètement refermée. C'était cette blessure qui

l'empêchait de dormir la nuit : une estafilade violacée de près de six pouces au flanc gauche, souvenir de la bataille de Fleurus. Elle s'ouvrait parfois et suppurait un peu, bien qu'elle fût vieille de plus d'un an. Ce jour-là, elle n'avait pas trop mauvaise mine quand son propriétaire sortit de son baquet.

Je l'aidai à s'habiller lentement, nonchalamment : pourpoint gris foncé et culotte de la même couleur, de celles que l'on appelle à la wallonne, serrée aux genoux sur des bottes qui dissimulaient les reprises des bas. Puis il passa son ceinturon de cuir que j'avais soigneusement graissé en son absence et y glissa son épée à grands quillons dont la lame et la coquille portaient des bosses et des éraflures, marques d'anciens combats. C'était une bonne épée tolédane, longue et menaçante, qui entraît et sortait de son fourreau avec un interminable chuintement métallique à vous donner la chair de poule. Il se contempla un instant dans un méchant miroir de buste qui se trouvait là et ébaucha un sourire las :

– Pardieu, dit-il entre ses dents, j'ai soif.

Sans un mot de plus, il descendit l'escalier devant moi, puis enfila la rue de Tolède jusqu'à la Taverne du Turc. Comme il allait sans cape, il marchait du côté ensoleillé de la rue, tête haute, une vieille plume rouge fichée dans la coiffe de son chapeau dont il touchait le large bord pour saluer ses connaissances, se découvrant galamment au passage

des dames de qualité. Je le suivais, distrait, regardant autour de moi les jeunes vauriens qui jouaient dans la rue, les marchandes qui criaient les légumes sous les arcades et les oisifs qui prenaient le soleil en bavardant devant l'église des jésuites. Même si je n'avais jamais été par trop innocent, et si ces mois passés dans le quartier avaient eu la vertu de me dégrossir, j'étais encore un jeune chiot curieux qui découvre le monde avec des yeux remplis d'étonnement, essayant de ne pas en perdre le moindre détail. J'entendis d'abord derrière nous les sabots de deux mules et le bruit des roues d'une voiture. Au début, je n'y prêtai guère attention. Voitures et carrosses circulaient fréquemment dans cette rue qui menait à la Plaza Mayor et à l'Alcázar. Mais quand je levai les yeux, au moment où la voiture arrivait à notre hauteur, je découvris une portière sans armoiries, le visage d'une petite fille aux boucles blondes et le regard le plus bleu, le plus limpide et le plus troublant qu'il m'ait été donné de voir de toute ma vie. Ces yeux rencontrèrent les miens puis, emportés par le mouvement de la voiture, disparurent au loin. Et je fus parcouru d'un frisson, sans savoir encore très bien pourquoi. Mais j'aurais tremblé bien davantage si j'avais su que le Diable venait tout juste de me regarder.

Le pire était que l'auditoire, encouragé par les apostrophes des provocateurs, commençait à regarder de travers le capitaine, comme s'il dérangeait vraiment la représentation. Ce qui allait suivre était donc aussi sûr que deux et deux font quatre. Mais dans le cas qui nous occupe, trois plus deux faisaient cinq. Et cinq contre un, c'était trop, même pour le capitaine.

Diego Alatrisme tenta de gagner la porte la plus proche. Contraint à se battre, il serait plus à son aise dans la rue qu'au beau milieu de cette foule où l'on ne tarderait guère à le percer comme un crible. Et puis, il y avait aussi deux églises toutes proches où il pourrait trouver asile si d'aventure la justice se mettait elle aussi de la partie. Mais les autres lui barraient la route et l'affaire semblait vouloir tourner au vinaigre. Le second acte prit fin sous les applaudissements. Les provocations des sicaires redoublèrent et la populace commença à y faire écho. On échangea des mots, le ton monta. Finalement, entre deux insultes, quelqu'un prononça le mot de « maraud ». Diego Alatrisme prit une profonde respiration. Le sort l'avait voulu. Résigné, il posa la main sur son épée et dégaina.

Au moins, se dit-il alors, deux de ces fils à putain allaient l'accompagner en enfer. Puis, sans même se mettre en garde, il donna un coup horizon-

tal sur la droite pour éloigner les fripouilles qui le seraient de plus près et, de l'autre main, s'empara de sa dague biscayenne. Ce fut l'émoi dans le public qui s'écarta tandis que les femmes se mettaient à crier et que les occupants des loges se penchaient pour mieux voir. Comme nous l'avons déjà dit, il n'y avait rien d'étrange à l'époque à ce que le spectacle se déplaçât de la scène au parterre et tous se préparaient à jouir de l'aubaine : en un instant, on fit cercle autour des adversaires. Le capitaine, sûr qu'il ne pourrait résister bien longtemps face à cinq hommes armés et connaissant leur métier, décida de ne pas donner dans les finesses de l'escrime et, au lieu de chercher à sauver sa peau, s'employa de son mieux à trouver celle de ses ennemis. Il donna un coup à l'homme à la cape pliée en quatre, sans grand résultat, puis, sans s'arrêter à voir l'effet de sa première attaque, se pencha pour frapper aux jambes un deuxième agresseur avec sa biscayenne. Puisque nous parlons arithmétique, cinq épées et cinq dagues faisaient dix lames d'acier qui fendaient l'air. Les coups pleuvaient comme la grêle. L'un d'eux passa si près qu'il taillada une manche du pourpoint du capitaine. Un autre lui aurait traversé le corps s'il ne s'était pas pris dans sa cape. Frappant à gauche et à droite, croisant le fer avec l'un, donnant de la biscayenne à l'autre, il fit reculer deux de ses adversaires. Puis il sentit le fil coupant et froid d'une lame. Le sang se mit à couler